

Développer ensemble la résonance au monde

Interview de Hartmut Rosa par Nathanaël Wallenhorst

Pour *Bildungsforschung* « Apprendre ensemble dans et à travers les générations », mai 2017

Suite à la lecture du dernier ouvrage d'Hartmut Rosa, *Resonanz* (Suhrkamp, 2016), nous sommes allés interroger le sociologue allemand auteur de célèbres essais traduits en français, saisissant la société contemporaine à partir du concept d'accélération (*Accélération*, 2010 ; *Aliénation et accélération*, 2012). Si l'accélération est appréhendée comme la problématique principale de la période contemporaine, Hartmut Rosa propose une forme de remédiation avec le concept de *Resonanz* (résonance). Celui-ci ouvre pour la pensée éducative des champs nouveaux à explorer et il peut être un point d'appui précieux pour penser l'éducation sur fond d'apprentissage du monde (Arendt, 1958). Le concept de résonance permet de penser le politique à partir du partage de l'existence humaine avec d'autres, en relation avec le monde. Un des éléments marquants de cet entretien¹ est l'ancrage d'Hartmut Rosa dans la tradition allemande des *Geisteswissenschaften* (Sciences de l'esprit) et dans la théorie critique de l'École de Franckfort. Les ressources de l'univers notionnel allemand au sein duquel émerge le concept de *Resonanz* sont marquées par deux caractéristiques inhabituelles dans la tradition sociologique française : la mobilisation de la composante existentielle de la condition humaine, et la formulation d'une pensée prospective sur fond de critique sociale. Le livre *Resonanz* est en cours de traduction pour une publication à La découverte. Une autre interview avec Hartmut Rosa traduite en français paraîtra en juin 2017 dans le n°21 de la revue *Chemins de formation*.

Nathanaël Wallenhorst : Comme vous l'avez développé dans vos travaux, la période contemporaine dans son ensemble est marquée par une logique d'accélération. Celle-ci vient reconfigurer la façon que nous avons d'apprendre comme les objets d'apprentissage. Ne pourrions-nous pas dire que, parmi ces apprentissages favorisés par l'accélération contemporaine, nous n'avons pas particulièrement affaire à une forme de maintien à flot ? Par exemple les connaissances pratiques quotidiennes accumulées par les individus deviennent très vite obsolètes et doivent être réactualisées régulièrement. Ce qui nous environne bouge et il importe d'actualiser nos connaissances pour rester en phase avec notre environnement. Est-ce que la caractéristique de ce maintien à flot ne serait pas d'être individuel ? Personne ne peut me maintenir pour moi à ma place. Et en me maintenant à flot je ne m'occupe que de moi. L'accélération du changement social génère des périodes de transitions socioprofessionnelles plus fréquentes pour les individus. Ces périodes sont marquées par une fragilisation des individus qui ont un ensemble d'apprentissages à réaliser. Est-ce que durant ces transitions, ils ne sont particulièrement centrés sur eux et les reconfigurations de leur existence ? Avançons-nous collectivement ?

Hartmut Rosa : Je pense effectivement que nous avons perdu quelque chose de l'ordre du sens de notre être au monde en le réduisant très fortement au sujet lui-même. Le sens du vivre ensemble a été considérablement altéré. La réalisation de soi et la prise des décisions concernant son existence sont des caractéristiques contemporaines qui viennent renforcer l'individualisme. Une vie réussie repose sur l'idée d'auto-détermination et d'autonomie. Qu'est-ce que vivre dans la période contemporaine ? C'est en grande partie « décider de sa vie ». Sur le plan culturel, nous ne savons plus précisément ce qu'est une vie bonne et de quel type de liens aux autres et au monde nous avons besoin. Qu'est une vie bonne ? Nous ne savons pas répondre à cette question. Nous en sommes arrivés à un stade où nous nous sommes dit qu'il fallait laisser cette question ouverte, mais qu'il y avait des ressources dont il valait mieux disposer que de ne pas disposer ! Ce qui est très intéressant, c'est que John Rawls formulait déjà cela de la façon suivante : il n'existe pas de narrations ou des

¹ Cet entretien a été réalisé en allemand par Nathanaël Wallenhorst, enregistré par Christian Jamet. La première version a été traduite par Sophie Paré puis réécrite et mise en forme par Nathanaël Wallenhorst.

représentations qui expliqueraient ce que pourrait être une vie bonne. En revanche, il existe des biens dont il vaut mieux disposer abondamment que d'en disposer peu.

Il me semble qu'il s'agit là du programme que nous sommes contraints d'appliquer sur le plan individuel. Comme nous ne savons pas très bien ce qu'est une vie bonne, nous nous disons que nous allons voir si nous y parvenons, mais avant il est important que nous ayons un certain nombre de biens. 1. Ainsi, il est d'abord important d'obtenir un capital économique permettant de vivre dans la période contemporaine. 2. Et il faut également construire un capital culturel... Je dois avant tout disposer d'un certain nombre de savoirs et de savoir-faire nécessitant d'être réactualisés en permanence ; je dois apprendre des langues étrangères, améliorer mes connaissances en informatique... 3. Mais j'ai également absolument besoin d'un capital social : je dois avoir des relations, des connexions et des réseaux... (D'ailleurs sur ce point nous pouvons relever que dans la période contemporaine nous ne sommes jamais sûrs à 100% de ce que nous avons car les réseaux de connaissances et d'amitiés sont devenus très fluides et évoluent constamment.) Ce capital social doit être entretenu et nous devons inviter nos amis pour prendre soin de nos amitiés. Même les relations familiales ne sont plus sûres, et, si nous n'investissons pas assez, nous pouvons perdre le lien avec les membres de notre famille. 4. Enfin, le plus important, c'est le capital physique : nous devons faire attention à notre santé, à notre alimentation, à notre attirance physique et montrer que nous sommes en forme.

Ainsi nous sommes continuellement affairés à améliorer notre base de ressources : assurer nos revenus, entretenir nos connaissances, entretenir nos relations, soigner notre corps. L'idée qui est derrière est que si nous soignons suffisamment nos ressources nous pourrions parvenir à accéder à une vie bonne. Mais... nous ne parvenons pas à ce stade parce que notre base de ressources s'érode perpétuellement. Nous devons réinvestir ce capital en permanence pour qu'il ne s'épuise pas. Il n'est pas rare d'entendre des personnes dire « Je suis très stressé et j'ai le temps de ne rien faire, mais lorsque je serai à la retraite, alors je commencerai vraiment à vivre ». Et cela sera trop tard car nous avons perdu de vue ce qu'est réellement une vie bonne. Je crois que ce que vous avez dit est juste : nous devons multiplier nos ressources et nous maintenir à flot en permanence.

Nathanaël Wallenhorst : Mais qu'est-ce qu'une vie bonne Hartmut Rosa ?

Hartmut Rosa : Et bien lorsque nous nous demandons : « Quand est-ce que j'ai fait l'expérience d'une vie réussie ? », nous ne répondons pas que ce sont les moments où nous avons amélioré nos ressources, mais plutôt les moments où nous sommes entrés en contact avec quelqu'un ou quelque chose qui a été important pour nous. Nous pensons aux personnes qui ont été déterminantes pour nous ou qui nous ont émus. Nous pensons à un livre que nous avons lu, à un paysage dans lequel nous sommes trouvés, à une musique qui nous a touchés, à un fan de littérature que nous avons entendu... Lorsque nous demandons aux personnes : « Quelle était pour vous, l'année dernière, l'expérience la plus importante ? Le moment de vie le plus réussi ? », ils vont presque toujours raconter une histoire dans laquelle ils ont défendu des réfugiés, joué avec des enfants... Et ils vont par exemple expliquer qu'ils ont vu dans les yeux de leurs interlocuteurs ce que cela pouvait représenter pour eux. Et l'histoire se termine souvent avec la phrase suivante : « C'est une expérience qui m'a touché et qui m'a ému ». C'est-à-dire que nous percevons une forme de réussite liée à la façon d'entrer en relation avec quelqu'un. Ce qui est particulièrement important à relever est la différence entre l'autonomie et la résonance.

Nathanaël Wallenhorst : Je perçois votre acception de l'autonomie comme une des grandes caractéristiques de la période contemporaine et de la société de l'accélération : chacun est seul dans la construction de ses ressources et dans leur entretien. Chacun doit aller très vite pour se maintenir à flot, au même endroit. C'est l'individu qui est le centre de gravité de l'autonomie. Mais qu'est-ce que la résonance, ce nouveau concept que vous développez dans votre livre *Resonanz* (2016) ? Quel est son centre de gravité : est-ce ma vie ou le monde ? Ou est-ce que cela ne serait pas l'existence, comme interface ou charnière entre ma vie et le monde ?

Hartmut Rosa : A vrai dire, ce n'est ni l'un, ni l'autre. Le sous-titre de mon livre est « Sociologie de la relation au monde ». Ce qui m'importe est la relation entre le sujet et le monde, car il n'y a pas de sujet totalement fini, ni de monde totalement fini ; et les deux entrent en contact. Il y a un processus de résonance lorsqu'il y a une rencontre avec un autre. La première rencontre est généralement celle avec la mère – même comme embryon avant que le monde puisse avoir un sens. La résonance renvoie à l'établissement d'une relation avec un autre. Tout sujet est doté d'une expérience qui est le résultat de sa relation au monde.

Nathanaël Wallenhorst : Si je comprends bien, il n'y a pas de centre de gravité autre que relationnel.

Hartmut Rosa : Oui, effectivement, je dirais que la relation est la base. Le sujet, comme le monde, sont déjà le résultat d'une relation. Dans le regard ou la voix de l'autre, je rencontre quelqu'un qui établit une relation avec

moi. Nous pouvons aussi devenir des choses, fonctionner comme des objets, échanger des informations, travailler efficacement... Il peut aussi ici s'agir d'une forme de résonance, mais la forme réussie d'interaction résonante, c'est lorsque nous sommes prêts à écouter la voix de l'autre, et à rendre la nôtre plus perceptible, pour qu'il y ait une résonance horizontale. La politique et la démocratie sont aussi des formes de résonance, tout comme le travail. La résonance a partie liée avec ce qui fait le fondement de notre existence. Je crois que les êtres humains ont besoin de s'assurer de leur relation au monde. Mais nous n'avons pas les moyens de répondre à cette interrogation. C'est ainsi qu'Albert Camus (et Friedrich Nietzsche dans une moindre mesure) écrit qu'à la source de notre existence il y a un silence que nous ne pouvons pas comprendre et envers lequel nous ne pouvons pas être indifférents. Chez James, tout comme chez Martin Huber également, nous pouvons trouver des réflexions très intéressantes, fondées sur la conviction ou l'espoir qu'à la source de l'existence il pourrait y avoir des réponses... La religion, la nature, l'art ou l'histoire en seraient des formes.

Nathanaël Wallenhorst : Ce que vous dites m'apparaît comme une façon particulièrement allemande de faire de la sociologie en intégrant toute une composante existentielle dans la relation du sujet avec le monde et en positionnant la relation comme centrale. Dans ce prolongement, je souhaiterais vous poser une autre question portant sur l'apprentissage de la vie. Vous dites que nous sommes dans une société sécularisée où on attend désormais davantage de la vie avant la mort qu'après la mort. Je vous cite : « Selon cette conception de la vie, la *vie bonne* est la *vie accomplie*, c'est-à-dire une vie riche d'expériences et de capacités développées. » (Rosa, 2014, p. 38). Les individus contemporains aspirent à « *Goûter la vie dans toutes ses dimensions* » (Rosa, 2014, p. 39). Est-ce que cela ne renverrait pas à une survalorisation des apprentissages qui ne concerneraient que notre propre vie, par différenciations des apprentissages du monde ?

Hartmut Rosa : Oui tout à fait. Cela m'évoque cette différence qui existe en allemand entre l'appropriation de connaissances et l'assimilation qui conduit à une transformation. Je peux acquérir des connaissances, apprendre à utiliser des machines ou des programmes. Dans le champ de la musique, je peux reconnaître des variations, des motifs, des nuances. Cela renvoie à l'appropriation des connaissances, ou à l'acquisition de compétences. Lorsque je m'approprie les choses, j'arrive à les contrôler. L'assimilation est quelque chose de totalement différent conduisant à une transformation. On perçoit très bien la différence entre l'appropriation et l'assimilation avec la musique ou avec la poésie. Je peux m'approprier l'interprétation de poèmes ou de morceaux de musique. Je peux aussi dire rapidement de quel mouvement littéraire fait partie un poème, de quelle époque il date, la façon dont sont composés les rimes ou les vers, ou retrouver des figures rhétoriques... Mais pour être touché, cela signifie que ce poème représente quelque chose pour moi, qu'il me fait quelque. Cela signifie qu'il me permet de réaliser une nouvelle expérience, d'ouvrir un horizon ou une relation avec le monde que je n'avais pas auparavant. C'est-à-dire qu'après la rencontre avec ce poème ou cette musique, je suis différemment présent au monde, je me suis laissé transformer et je suis en partie quelqu'un d'autre. Je crois que les vrais processus de formation, sur fond d'assimilation, ressemblent plutôt à cela. Dans les processus d'assimilation, j'entre en contact avec le monde, c'est comme si je m'entretenais avec lui. Cela a un impact sur moi, me touche et me transforme.

On voit dans nos institutions culturelles combien ce qui est favorisé est avant tout des processus d'appropriation de compétences, d'acquisition de savoir-faire permettant d'accomplir une performance ou de délivrer un savoir sur commande. C'est la maîtrise des processus d'appropriation qui permet de passer et d'obtenir un examen. L'assimilation qui conduit à une transformation est un processus tout autre : il intègre toujours quelque chose de non-disponible et de non-maîtrisable. Je ne sais pas exactement lorsqu'il commence et quel en sera le résultat. Supposons qu'un enseignant fasse de la littérature dans sa classe et qu'il se produise un phénomène de transformation. On ne sait pas trop ce que les élèves en feront, ce que cela représente pour eux, combien de temps cela va durer, et quel en sera le résultat au final. Il s'agit d'un processus que j'identifie comme un processus de résonance. Premièrement, la résonance prend du temps. Deuxièmement, on ne sait pas ce qu'il en ressortira. Troisièmement, il faut être prêt à se rendre vulnérable, fragile, parce qu'il s'agit d'un processus d'ouverture à quelque chose pour laquelle on s'investit. Je crois que dans la majorité des processus de formation nous ne réalisons aucune rencontre avec le monde. Ceci tout particulièrement lorsqu'ils ont été forcés ou réalisés avec une contrainte d'optimisation, de garantie de qualité ou lorsqu'il faut prouver ce qui a été réalisé.

Pour que les élèves expérimentent un processus de résonance en formation, les enseignants doivent avoir pour souhait d'atteindre véritablement les élèves ; et les élèves quant à eux doivent être disponibles et être en attente de vivre quelque chose d'intéressant. Régulièrement, nous avons affaire à des contextes opposés : les élèves n'ont aucune envie d'être là et leurs « yeux sont sourds » ; et les enseignants n'ont non plus l'espoir de parvenir à faire parler la classe à partir d'un cours qui parle aux élèves. Ils luttent contre des résistances.

Nathanaël Wallenhorst : Ce que vous évoquez avec cette illustration nous conduit au cœur notre réflexion autour des reconfigurations contemporaines dans notre façon d'être ensemble. Est-ce que la façon d'être ensemble et d'apprendre ensemble ne serait pas modifiée par cette entrée dans une société de l'accélération ? Vous écrivez par exemple : « nous quittons et nous rencontrons tellement de personnes, et nous établissons des réseaux de communication si vastes qu'il devient presque impossible de nous sentir émotionnellement liés à la plupart d'entre elles. Il est très rare que nous rencontrions quelqu'un qui soit témoin de la totalité de notre vie biographique. » (Rosa, 2014, p. 60). Quel rapport à l'autre génère l'accélération contemporaine ? Est-ce que l'accélération contemporaine ne contraint pas chacun à une forme d'attention excessive à lui-même ?

Hartmut Rosa : Effectivement une logique d'instrumentalisation ou de chosification est très présente dans notre type d'interaction avec les autres et avec les choses. La façon dont nos interactions ont lieu est régulièrement instrumentale ou causale. Nous pouvons dire qu'à certains égards, régulièrement, nous ne voulons pas apprendre à connaître l'autre dans toutes ses facettes. Par exemple, dans un contexte scientifique, ce qui importe est l'échange d'arguments. De même que sur un terrain de tennis nous ne sommes que des joueurs de tennis. Nous rencontrer en tant qu'être humain prend beaucoup de temps. Souvent c'est parce que nous n'en avons pas envie ou nous ne sommes pas ouverts, maintenant, à d'entendre quelqu'un qui nous raconte sa vie. Je pense que nous ne pouvons même pas décrire ce phénomène comme relevant de l'égoïsme ou de l'égoïsme parce que la perte du monde et la perte de soi vont toujours de pair. On observe bien cela dans les états de dépression ou de *burnout*. Les personnes disent que le monde extérieur est devenu mort, sourd, vide et pâle. Mais elles disent également qu'à l'intérieur d'elles-mêmes elles se sentent de la même façon : mortes, sourdes, vides et pâles.

Inversement, à partir du moment où je tombe amoureux, que cela soit d'une autre personne, d'une idée, mais aussi d'une musique ou d'un paysage, les deux deviennent vivants. J'ai l'impression que le paysage est magnifique, tout d'un coup j'entends à nouveau les oiseaux chanter, je remarque le soleil et les fleurs. En moi-même tout semble à nouveau chanter et parler. Ainsi, perte de soi et perte du monde sont intimement liées, mais cela dépend de la qualité de la relation au monde. Je parle d'une résonance vibrante, d'un fil vibrant. Il me semble que tous les humains peuvent comprendre cette image. J'ai parfois le sentiment d'être tellement lié au monde qu'il me touche, m'atteint et m'émeut. Mais je ne veux pas être totalement pessimiste, parce que je pense que les humains sont depuis toujours doués pour la résonance. Tous ont fait cette expérience et savent ce qu'est le monde qui apporte des réponses ainsi qu'une vraie rencontre. Nous pouvons tous avoir des ressources, être en bonne santé, être riches, avoir beaucoup de connaissances et de relations, et malgré tout cela avoir l'impression que quelque chose semble manquer. Dans cette époque de l'accélération, nous avons besoin de l'autre.

Nathanaël Wallenhorst : Hartmut Rosa, est-ce que la résonance s'apprend ?

Hartmut Rosa : Tout d'abord, je dirais que nous n'avons pas besoin d'apprendre les capacités de résonance, parce que nous les avons déjà en nous. En revanche, nous les éloignons, nous apprenons à évoluer dans un monde chosifié et à ne plus laisser les choses parvenir à nous. Dans le cas de traumatismes survenus dans la petite enfance, ou lorsque nous avons vécu des expériences graves et douloureuses, il se peut que nous construisions un mur autour de nous, que nous nous blindions et que nous ne souhaitions plus être touchés, parce que le contact contient le risque d'être blessés. Dans le cadre de l'expérience scolaire, par exemple, on peut constater une reproduction tenace des inégalités : les enfants dont les parents ont un niveau culturel élevé seront probablement à leur tour de bons élèves et les autres qui vivent dans des milieux plus défavorisés ont moins de chance de le devenir. Cela est notamment lié au fait que les élèves issus de milieux plus défavorisés font l'expérience que l'école est un lieu d'aliénation : ils peuvent faire l'expérience de ne pas être aimés ou vus. Ils sont dans un espace dans lequel ils ne peuvent pas jouer un rôle et exister. Ils doivent faire des maths ou de l'histoire, mais tout cela peut ne pas leur parler. Régulièrement, nous apprenons le contraire de la résonance : nous apprenons à chosifier. Dans la chosification je ne touche pas et je ne me laisse pas toucher. Franchir ce mur d'insensibilité, permettre de réagir de façon sensible aux autres humains, à la matière d'un cours, et s'ouvrir à nouveau est un vrai défi pédagogique !

Nathanaël Wallenhorst : Merci Hartmut Rosa de pointer de cette façon, avec la résonance, un des grands défis pédagogiques de la période contemporaine que vous avez développés avec Wolfgang Endres dans un récent livre paru en allemand en 2016 *Resonanzpädagogik* (Pédagogie de la résonance). Si l'accélération est un problème, vous décrivez bien dans *Resonanz* que la solution n'est en rien la décélération, mais bien la résonance, cette façon d'être avec les autres et le monde. Je propose que nous continuions en réalisant un zoom arrière sur cette période contemporaine marquée par l'accélération. La période contemporaine est

marquée par cette triple accélération que vous avez très bien analysée : l'accélération technique, l'accélération du changement social et l'accélération du rythme de vie. Mais n'y a-t-il pas également une quatrième accélération : celle qu'on appelle « *the great acceleration* » (Steffen *et al.*, 2015 ; Waters *et al.*, 2016), la grande accélération que constitue l'entrée dans l'anthropocène ? Cette grande accélération signe l'entrée dans une nouvelle période géologique, caractérisée par l'impact géologique de l'humanité sur la biosphère dans son ensemble. Est-ce que ce ne serait pas à cet endroit que l'accélération contemporaine aura l'impact anthropologique le plus profond et viendrait le plus profondément altérer cette façon d'« être ensemble » ? Cette question est également l'occasion de vous entendre sur notre relation à la nature.

Hartmut Rosa : C'est une question intéressante. J'aurais tendance à dire que cette hypothèse d'une quatrième accélération, en plus des trois que je propose, m'apparaît comme plausible. Il a toujours existé des processus géologiques, biologiques, ou météorologiques, et maintenant, soudainement, nous réalisons que nous exerçons une influence sur ces phénomènes. Il est sûr que certains processus, comme les changements climatiques et des changements bio-géo-chimiques, vont beaucoup plus vite maintenant. Je considère cette description comme absolument plausible.

A travers votre remarque vous amenez la question de notre relation à la nature. Effectivement nous avons actuellement affaire à un réchauffement climatique de nature entropique. Nous avons contribué à ce réchauffement et nous avons produit toute une série de matières nocives qui posent problème. En revanche, lorsque nous réfléchissons à la nature, tout ce qui est dit ne relève pas de la science. Il me semble en effet qu'à certains égards, la nature a pris la place de Dieu. Au Moyen-Age, lorsqu'il y avait des problèmes climatiques, les gens pensaient qu'ils étaient coupables en ayant enfreint les lois de Dieu et qu'il les punissait. Aujourd'hui nous tenons le même discours. Nous pensons que nous avons commis des péchés avec la nature. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est nous nous attendons toujours à être punis – parfois nous le souhaitons. De fait, il n'y a plus de tremblement de terre, de tsunami, d'avalanche, ni d'ouragan, sans que nous disions : « Ça, c'est la réponse de la nature qui nous punit. ». Nous conceptualisons la nature comme quelque chose qui nous parle. Je trouve cela très intéressant. C'est pourquoi ma thèse serait la suivante : la Modernité a besoin de la nature pas seulement comme ressource ou souterrain du monde, mais également comme une sphère de résonance, comme quelque chose qui entretient une sorte de relation avec nous. Je crois que les mouvements écologiques sont liés à une perception de la perte possible de la nature comme sphère de résonance – en plus, évidemment comme un espace d'action environnemental dans l'espoir d'inverser le cours des choses.

Dans notre façon brutale d'aborder la nature nous percevons bien les mécanismes de chosification et d'aliénation de notre société. Notre rapport aux animaux est à cet égard très marquant avec les élevages intensifs, ou les expériences sur les animaux. Les expériences sur les animaux et le fait que nous nous autorisons tout sur eux, sans aucune empathie, sont l'incarnation même du concept de chosification. Nous avons par ailleurs le contraire avec les animaux domestiques, avec lesquels nous fonctionnons en mode de résonance. Nous chosifions la nature à bien des égards, sans toujours percevoir combien nous en avons besoin pour notre propre compréhension, comme quelque chose qui entretient une relation organique de résonance avec nous. Dans les Sciences sociales parfois nous pouvons nous étonner que la prise de conscience de la gravité de la situation écologique ne semble pas avoir d'incidence sur les conduites humaines. Je crois que cela s'explique par le fait que nous considérons la nature comme une ressource. Nous devrions au contraire la considérer comme quelque chose dont nous avons fondamentalement besoin. Si nous retrouvons cette dimension de notre lien organique avec elle, nous ne la détruirons plus sans pitié comme nous le faisons en ce moment. Cette question vaut la peine d'être soulevée.

Nathanaël Wallenhorst : Nous avons abordé la question de notre relation à la nature dans la société contemporaine. Je propose que continuions avec nos relations aux autres et la façon dont nous pouvons « faire société » et penser cet « être ensemble », à partir du concept de résonance que vous développez. Comment proposer un espace social marqué par l'attention à l'autre, l'hospitalité, et l'aventure collective ? Comment penser et permettre une aventure collective à distance de l'éthique individualiste hégémonique, pour privilégier une éthique de l'hospitalité ? Une façon politico-économique de formuler cette question pourrait être la suivante : est-ce que nous sommes condamnés à vivre dans une société capitaliste, profondément marqué par la logique de l'accélération ? Le capitalisme et son accélération sont-ils dépassables ?

Hartmut Rosa : Le capitalisme n'est pas une donnée de la nature ! Il a existé des civilisations non capitalistes. Le point crucial du capitalisme est cette stabilisation dynamique. Le capitalisme renvoie à l'idée qu'on investit de l'argent à partir du moment où cela va rapporter plus d'argent. C'est la logique même d'une économie capitaliste. La plupart des biens culturels que nous connaissons se sont stabilisés différemment. Mais

l'immobilité n'est pas un bon programme pour une société. Les sociétés ont besoin de changer et de se transformer – c'est ce que j'appelle la stabilisation adaptative. Toutes les cultures précapitalistes que nous connaissons ont fait des innovations soit par hasard, soit parce que quelque chose s'est modifié dans leur environnement (les ressources diminuaient, le climat changeait, une sécheresse ou une famine sévissait, une guerre éclatait). Le fait de vouloir systématiquement augmenter les innovations, avoir des choses nouvelles ou désirer toujours plus n'est pas dans la nature de l'être humain. Il s'agit là d'une mauvaise interprétation. Les êtres humains ont conscience de ce dont ils ont besoin. Prenons un exemple : j'ai besoin d'un pantalon parce que le mien est abîmé. Je vais commencer par essayer de le raccommoder ; ensuite, si vraiment cela ne va pas je vais en coudre un presque à l'identique. C'est de cette façon que procèdent presque toutes les cultures du monde. L'idée qu'il y aurait un nouveau pantalon, plus beau, meilleur, est une idée typique de la Modernité et n'est pas intrinsèquement lié à la nature de l'homme.

Le capitalisme, cependant, vit de ce programme d'augmentation. Je crois que le capitalisme doit se modifier sur le long terme. Je pense que le système économique du futur a besoin : *primo*, de s'intéresser aux marchés (avec ce rapport d'offre et de demande) ; *secundo*, d'intégrer une forme de compétition qui amène de l'énergie et de l'efficacité dans l'atteinte des buts ; *tercio*, par contre que ces deux composantes soient de nouveau articulées à la notion de responsabilité globale. Nous devons avoir conscience que nos agissements ont pour conséquence une forme de coresponsabilité. Nous sommes responsables des personnes qui cousent un T-Shirt à l'autre bout du monde, des gaz à effet de serre, etc. Pour le climat comme pour tous ces éléments globaux nous nous sentons dépassés et désespérés. Mais notre responsabilité n'est pas celle d'un individu atomisé, elle est dans le lien, elle renvoie à une coresponsabilité. On entend parfois dire des phrases comme : « Le Bangladesh, c'est leur problème, ils doivent subvenir eux-mêmes à leurs besoins ». On entend dans cette phrase une dureté dans la relation au monde marquée par des limites qui limitent aussi la relation au monde du locuteur. Nous devons retrouver l'idée de cette inexorable relation les uns aux autres dans ce monde. Nous partageons le même monde. Celui-ci ne peut être fait par un seul d'entre nous. Nous avons perdu la conscience de notre capacité d'action sur le monde. Nous pouvons façonner ensemble le monde, et agir ensemble sur lui. Cela est possible à la hauteur de nos relations les uns avec les autres. Le dernier grand mouvement qui a eu un impact sur le vivre ensemble est la révolution de mai 68. Ce n'est pas un hasard s'il s'agissait aussi d'une grande révolution musicale, avec Woodstock et d'autres événements musicaux. L'expérience musicale et les chants en commun étaient des éléments liants. Beaucoup de participants de Woodstock disaient qu'ils étaient persuadés qu'ils allaient pouvoir changer le monde et que le futur leur ouvrait les bras. Ceci se passe sur le mode de la résonance. Peut-être avons-nous besoin d'une révolution musicale...

Nathanaël Wallenhorst : Une révolution musicale !? Est-ce que vous voulez dire qu'on ne peut faire avancer les choses que lentement ?

Hartmut Rosa : Effectivement il est difficile de trouver une bonne réponse, nous sommes tous un peu désemparés lorsque nous regardons de plus près les questions politiques et de préparation de l'avenir. Je pense que la révolution ne démarrera pas par la pensée, sur un mode cognitif et, vous avez raison, on ne peut faire avancer les choses que lentement.

Nathanaël Wallenhorst : Oui, il peut se passer quelque chose d'une toute autre façon que ce que nous pouvons appréhender, imaginer, prévoir. A chaque fois que nous anticipons, nous recherchons justement à mettre le monde sous contrôle. C'est ce que vous dénoncez. En même temps il est quand même de notre responsabilité de préparer l'avenir. Lorsque le 18 décembre 1865 Abraham Lincoln parvient à faire voter l'abolition de l'esclavage aux Etats-Unis, il a conscience de réaliser un acte politique historique marquant l'avenir. Son objectif était simple et clair. La période contemporaine postmoderne est profondément complexe et nous peinons à penser et dégager des priorités d'action. Que devons-nous faire ? Comment permettre et préparer l'avenir dans lequel, régulièrement, nous ne croyons plus ?

Hartmut Rosa : Ça, c'est sûr, nous avons du mal à fixer des priorités. Nous rencontrons de réelles difficultés à prendre des décisions. Pour de nombreuses questions il est difficile d'identifier les bons critères de discernement. Durant une bonne partie du 20^{ème} siècle nous pensions les choses de façon relativement simples. Il y avait à gauche comme à droite une vision de ce qui était moralement juste et de ce que serait la bonne réponse politique. Ensuite nous pouvions discuter à partir de positions tranchées sur l'énergie nucléaire, l'engagement de tel ou tel conflit... Aujourd'hui nous n'avons pas de critères clairs et nous peinons à prendre des décisions. Alors, pour reprendre votre question : que devons-nous faire ? Il me semble que c'est justement l'attitude sous-jacente à cette question que devons-nous apprendre à maîtriser. C'est pourquoi je pense, même si j'ai bien conscience qu'il ne s'agit pas d'une réponse parfaite, que nous devons d'abord écouter. Ensuite nous

pourrons essayer des réponses à partir d'une attention accordée à la présence de l'autre pour essayer de nouvelles formes de vivre ensemble. Que devons-nous apprendre dans les années à venir ? A écouter et à renouer avec la relation avec les autres et le monde. Ce que nous devons clarifier en premier lieu est la façon dont nous voulons être en relation avec les autres et le monde.

Références bibliographiques

Arendt, H., « La crise de l'éducation », in H. Arendt, *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972 (ed. or. 1958), pp. 221-252, tr. fr.

Rosa, H., *Accélération*, Paris, La découverte, 2010, tr. fr.

Rosa, H., *Aliénation et accélération*, Paris, La découverte, 2014, tr. fr.

Rosa, H., *Resonanz*, Berlin, Suhrkamp, 2016.

Rosa, H., Endres, W., *Resonanzpädagogik*, Weinheim und Basel, Beltz, 2016.

Steffen, W., Broadgate, W., Deutsch, L., Gaffney, O., Ludwig, C., « The trajectory of the Anthropocene : the Great Acceleration », *The Anthropocene Review*, January, 2015, pp. 1-18.

Waters, C. N., Zalasiewicz, J., Summerhayes C., Barnosky, A. D., Poirier, C., Galuszka, A., Cearreta, A., Edgeworth, M., *et al.* "The Anthropocene is functionally and stratigraphically distinct from the Holocene", *Science*, n° 351, 2016, pp. 137-147.